

**CHRONIQUE.**

**M. L'ABBÉ LAVERDIÈRE.**

Quand l'impitoyable mort vient ravir à notre affection quelqu'un que l'on a connu intimement, avec qui on a eu des rapports constants, si l'on veut être impartial, il est rare que l'on puisse dire : cet ami était sans défauts, il avait toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Voilà cependant ce que nous croyons pouvoir affirmer, en parlant du confrère que nous pleurons aujourd'hui. Pour appuyer un avancé aussi élogieux nous ne craindrions pas d'en appeler au témoignage de ses supérieurs et de tous ceux avec qui il a passé les plus longues années de sa vie d'étudiant et d'ecclésiastique. Les défauts dont nous parlons ici sont surtout ceux qui se manifestent dans nos rapports avec nos semblables, et qui sont les fruits empoisonnés de l'amour propre, de l'orgueil, de l'égoïsme et de l'ambition. M. Laverdière n'avait pas même l'ombre de ces fautes qui rendent l'homme si détestable, et qu'il est impossible de cacher aux regards les moins clairvoyants. Cet ecclésiastique dont les connaissances étaient si étendues, avait la candeur et la simplicité d'un enfant, et semblait ignorer qu'il sût quelque chose ; et c'est l'humble opinion qu'il avait de lui-même qui lui faisait témoigner des égards et même du respect à tous ses égaux. Sa douceur et l'égalité de son humeur étaient inaltérables.

M. Laverdière semblait n'avoir qu'un pen-